

# EN BEAUX CARACTÈRES

une vie hongroise

DÓRA KISS



Éditions La Baconnière

Au matin, Abram et Sára se retrouvent dans le couloir de la pension. Ils descendent à la cantine où ils sont seuls, s'installent à la table de leur choix, près de la fenêtre. László les salue et les sert : pain blanc, thé, œufs cuits à la perfection, tomates, concombre et poivrons, certains très rouges, d'autres d'un jaune translucide. Les voyageurs mangent tranquillement, regardent par la fenêtre : la pluie est maintenant si petite, si banale. Dès qu'ils sont rassasiés, avec leur bob, leurs vestes et leurs sacs, lui de cuir elle de coton, ils sortent, s'engagent dans les rues de Tarpa et cherchent la banque. Elle est là tout à côté. Ils retirent de l'argent à l'automate et le mettent dans leurs poches. Ils poursuivent, toujours en marchant, regardant tantôt au loin tantôt sous leurs pas : tombés des arbres, à même la terre ou l'asphalte, des fruits bleus d'une espèce miniature. Abram dit : Ces petites prunes précoces à peine astringentes me rappellent l'enfance. Ils longent ensuite de hautes palissades qui cernent des maisons aux proportions identiques. Elles sont ornées de motifs gravés ou moulés dans la chaux et entourées de terrains aux tailles semblables, dont la terre à l'abandon semble vierge.

Ils approchent petit à petit du centre du village, dépassent la pharmacie, le centre médical, l'épicerie, puis le marché couvert qui est à côté du centre social. Tout un monde s'affaire autour des commerces : des femmes tziganes, à la peau taupe et aux cheveux de jais, tapissent les plates-bandes de fleurs ; des femmes sédentaires à la peau de lait entrent et sortent des voitures et des échoppes, ouvrant puis claquant les portes, énergiques. Les voyageurs se sentent étrangers mais découvrant le dépôt de pain, ils se mêlent aux gens qui sont là, choisissent de quoi se restaurer plus tard : pains aux greubons, ballons aux graines de pavot. Ils paient de leurs billets froissés et glissent les pains dans leur sac de coton. Et ils poursuivent encore un peu, trouvent l'épicerie, complètent leurs achats. Fruits, légumes, viande froide cramoisie par les épices. Ils s'approchent maintenant d'une sorte de parc où ils remarquent des hommes rondouillards et nonchalants qui déplacent, assemblent ou désolidarisent des éléments de

structures éphémères. Abram et Sára se demandent s'ils assistent à la préparation d'une fête et se souviennent d'un poème de Rimbaud :

*L'orchestre militaire, au milieu du jardin,  
Balance ses schakos dans la Valse des fifres :  
Autour, aux premiers rangs, parade le gandin ;  
Le notaire pend à ses breloques à chiffres...*

Ils pourraient bien chanter ce couplet s'ils osaient. Mais soudain, ils doutent. Peut-être n'est-ce pas une fête que ces hommes préparent, mais un autre événement, moins gai ? Ils n'osent pas poser de questions donc ils poursuivent. Sur les bas-côtés, là-bas, le temple. Ils entrent. Tout est propre et bien rangé ! Et les boiseries peintes en bleu, ces broderies qui décorent tout, ces fresques de la Renaissance : le lieu, le silence, l'éternité ! Ils ressortent. En face du temple, de l'autre côté de la rue, se trouve la mairie qu'ils cherchaient. Des gens pressés, une serviette à la main, un dossier sous le bras, entrent et ressortent prestement en un flux continu. Ils se glissent dans cette foule et pénètrent eux aussi dans le bâtiment.

Abram interpelle quelques personnes : J'aurais souhaité savoir où, désormais, pourraient être les terres de sa famille qui jouxtaient la Tisza, aux alentours de Badaló. Sa fille aimerait simplement visiter les lieux.

Badaló se trouve sur la rive droite de la Tisza. En face, sur la rive gauche, un autre village : Szatmárcseke. Badaló et Szatmárcseke se ressemblent comme des jumeaux et sont reliés par un pont. La famille possède une ferme à Badaló et des terres des deux côtés de la rivière, dans les deux villages.

Très bien ! disent les gens de la mairie de Tarpa. Abram veut s'approcher de ses anciennes terres avec sa fille. Mais qu'il fasse son expérience à Tarpa car là-bas, mieux vaut ne pas y aller. À la frontière il pourrait y avoir des tensions alors qu'il n'y a pas de risque par ici. Abram ressort de la mairie suivi de Sára, ils traversent la

place des commerces, se glissent entre deux rangées de maisons et s'avancent au travers d'une plaine aujourd'hui transformée en zone périphérique.

Avec sa fille, sans vraiment expliquer les détails de la géographie politique, Abram prend le chemin d'un quartier du village qui semble pauvre. Une femme tzigane sort de l'une des masures. D'une voix forte et méfiante elle demande : Que cherchez-vous ici ? Le chemin, répond Abram. La femme l'observe, perplexe. Sára frissonne : elle sent ce regard sauvage qui lui parcourt toute l'échine. Son père dit : Mais non, cette femme n'est pas mauvaise. Et ils poursuivent. Ils pénètrent des terres plates et grises, puis longent de grands vergers industriels d'où s'élèvent les aboiements d'un chien esseulé. Une butte est là. On dirait la muraille d'une forteresse bien gardée puisqu'à son sommet roule un véhicule de patrouille qui se détache sur le ciel bas. Ils avancent malgré tout encore un peu. Et pendant cette marche, Abram raconte.

Il a vécu à Badaló avec ses deux grand-mères ainsi qu'avec son père et sa mère, qu'il a toujours vouvoyés sans jamais utiliser leurs prénoms. Aujourd'hui encore il appelle son père Apja et sa mère Anyja. À Badaló, Abram vivait aussi avec les deux cochers, leurs femmes, la nourrice et la cuisinière et avec tous les autres qu'il a oubliés.

Tout en parlant ils ont marché et voilà maintenant la patrouille qui revient dans l'autre sens, la voiture s'arrête. La portière s'ouvre et l'un des deux gardes dit : Allez-vous-en, il n'y a rien à voir ici. Et puis c'est dangereux là-bas.

Les voyageurs rebroussement chemin. Ils traversent à nouveau les vergers industriels, font aboyer le chien esseulé, se retrouvent devant la mesure de la femme aux cheveux de jais. Malgré la pluie, dehors, celle dont le regard a fait frissonner Sára est entourée d'une dizaine d'enfants. Elle sourit, et les enfants qui jouent sous la pluie illuminent de leur rire le gris brouillé du ciel.

De retour au village, Abram et Sára mangent sur un banc, sous un arbre au large feuillage, face au parc où les constructions éphémères sont désormais installées. La pluie tambourine à peine sur leurs toits.

Entre pain garni, légumes crus et fruits, le père explique à sa fille : En 1945, à la hauteur des deux villages jumeaux comme à Tarpa, la frontière s'est avancée à l'intérieur de la Hongrie. Aussi depuis cette date et à la hauteur de ces villages, la frontière se superpose à la Tisza. Ainsi, alors que Szatmárcseke est resté en Hongrie, Badaló est maintenant en Ukraine. Son nom a été adapté : on dit Bodalovo. De surcroît le pont entre les villages jumeaux a été détruit. Enfin, la Russie a envahi l'Ukraine.

Désormais pour rejoindre Badaló, il faut remonter vers le nord, tourner à droite, avancer encore sur la route, traverser la frontière au seul endroit de la région où se trouve une douane, emprunter la longue route qui s'approche des collines, passer par Beregszasz (Berehove, en ukrainien) puis redescendre encore plus bas vers le sud, pour ainsi dire tout droit. Il faudrait une heure et demie à peu près pour s'y rendre, mais il y a un problème. Tout véhicule immatriculé en Hongrie doit être spécialement assuré pour pouvoir circuler sur les routes d'Ukraine. Et leur voiture ne l'est pas.

De retour à la pension, les voyageurs retrouvent leur hôte, sa veste et son œil presque sombre, inquisiteur. Lorsqu'ils lui racontent leur journée, il écoute attentivement. Oui, il comprend, il connaît très bien la région, et tous les deux, ils ne sont pas les premiers à tenter de revenir à leur lieu d'origine. Puis, László ajoute : Votre voiture est interdite sur les routes d'Ukraine, entendu ; mais pas celle de mon cousin. Et certes vous n'avez pas le droit de conduire cette voiture-là, mais moi, si. Je serai votre chauffeur si tel est votre souhait. Les voyageurs acceptent.

Le lendemain matin, à l'heure du départ vers Badaló, le temps est sec. Sára enfle sa robe marine, Abram met son bob, et tous les deux s'engagent dans la voiture de László qui glisse ses longues jambes dans l'habitacle avant de jeter sa veste sur la banquette arrière. En appuyant de ses chaussures pointues sur les pédales, en tournant nonchalamment le volant, il mène les voyageurs dans le village de Márokpapi, chez le cousin. Il habite à côté d'une de ces églises au clocher séparé du transept. László, Abram et Sára changent de

véhicule, démarrent, suivent d'abord un étroit chemin, puis une route plus importante, enfin sa perpendiculaire large qui va tout droit à la frontière.